

# Réfugiés afghans : « Impossible d'oublier ce qu'il se passe là-bas »



Les cours de français de la MJC des Capucins avec Sandra Tivan (de dos) sont comme une bouffée d'air frais pour Mohammad, Abdul Shafiq, Mohebulla, Shaidullah et Ayub. Photo ER/A.L.

**Une dizaine d'Afghans ont trouvé refuge à Pontarlier. Entre les souvenirs douloureux, les craintes pour les proches restés au pays, les difficultés matérielles du moment et un avenir plus qu'incertain, rien n'est simple. Mais le petit groupe se serre les coudes.**

Ils s'appellent Mohebulla, Ayub, Abdul Shafiq, Mohammad ou encore Shaidullah. Ils ont pu quitter Kaboul alors que les Talibans prenaient possession de leur ville, de leur pays. Rapatriés sur Paris, les voilà maintenant à Pontarlier. Avec chacun son histoire, ses traumatismes. « Ça va pas bien là-bas », soupire Mohebulla, « le plus dur en ce moment, c'est de trouver à manger. Les prix ont beaucoup augmenté. » Vendeur à Kaboul, il travaillait également avec les militaires français, d'où sa bonne maîtrise de la langue. C'est le cas également d'Abdul Shafiq, dont la sœur est mariée au frère de Mohebulla. « Ils ne sont pas loin, ils habitent à Besançon en ce moment. »

## Shaidullah, papa fier et triste

Tout le monde n'a pas eu cette chance au moment du dispatching sur le territoire français. Journaliste et activiste engagé contre les exactions et la corruption dans son pays, Ayub a quitté l'Afghanistan avec sa

sœur. Le voilà à Pontarlier, elle a été dirigée vers Lyon. Et rien ne dit qu'il la reverra de sitôt. « On ne sait pas », rebondit-il en anglais. Shaidullah, lui, est fier comme un coq, sa femme vient d'accoucher d'un petit garçon. Fier et triste, puisque plus de 5 000 km le séparent de son bout de chou.

Ici, le groupe est hébergé à la résidence sociale de l'Arlier. Pas grand-chose à faire, évidemment, si ce n'est suivre les nouvelles du pays, les yeux rivés sur le téléphone. Ils participent tous les jours à des cours de français, dispensés par la MJC des Capucins et la Croix-Rouge. Histoire de s'évader un peu. « On rigole bien ici ! » lance Abdul Shafiq qui décrypte quelques subtilités de la langue française : « Le cou et le cul... ça se prononce presque pareil... mais c'est pas pareil ! »

## « Pourquoi ça ne va jamais bien ? »

Sans transition, on passe de la légèreté à l'angoisse. Comme lorsque Mohebulla raconte le jour où une douzaine de talibans, armés jusqu'aux dents, sont venus fouiller la maison de ses voisins, dont l'un était en rapport professionnel avec les Américains. « Je regardais à travers la fenêtre en me cachant, j'avais très très peur. »

Ou encore comment il a attendu des heures au milieu d'une foule dense, les pieds dans cinquante centimètres

d'eau, aux abords de l'aéroport de Kaboul. « J'ai pu embarquer. Quand on a atterri à Abu Dhabi, on a appris qu'une bombe venait d'exploser juste à l'endroit où on attendait. Plein de morts, plein de blessés... C'est impossible d'oublier ce qu'il se passe là-bas. Même dans 5 ans, dans 10 ans... On se demande pourquoi c'est toujours le bordel en Afghanistan, pourquoi ça ne va jamais bien ? »

## « Ils ont besoin de voir des gens »

Les projets d'avenir, pour tout ce groupe, se limitent à une seule chose : avoir des papiers en bonne et due forme. La condition sine qua none pour avoir la possibilité de travailler. Ou même de pratiquer un sport, comme Shaidullah, fan de foot, aimerait le faire. Photoreporter indépendant, Mohammad a fait le deuil de son coûteux matériel. Pas de sa vocation. En attendant, le groupe a prévu d'aller au marché ce jeudi, dans la cadre des cours d'alphabétisation. « Ils ont besoin de se socialiser, de voir des gens », explique Sandra Tivan, qui enseigne le français à la MJC. Elle a prévu d'en faire participer quelques-uns à des cours de théâtre. « Et de les emmener boire un café en ville, dès qu'ils auront reçu leur deuxième dose. » Pour un semblant de vie normale, ou ce qui peut s'en approcher.

Anthony LAURENT

## Un forfait de 200 € par mois pour se nourrir

Les réfugiés afghans de Pontarlier sont accompagnés par le CADA (centre d'accueil pour les demandeurs d'asile) dans leurs démarches administratives et suivent une procédure de demande d'asile classique. Le traitement des dossiers pourrait être « relativement rapide » selon Séverine Fulbat, directrice du secteur Accueil, Hébergement, Logement : « En tout cas pour ceux qui ont été rapatriés dans le cadre de l'opération Apagan, puisque le filtrage a été particulièrement méticuleux. »

### Des parrainages testés à Baume-les-Dames

Une carte pour se nourrir leur est donnée, créditée d'environ 200 € par mois. « C'est un

forfait qui dépend de la composition familiale, à utiliser directement en magasin. Qu'on peut compléter avec les structures d'aides alimentaires. » Ils ne bénéficient d'aucune autre aide financière supplémentaire. Ils ne payent pas de loyer pour leur logement (une caution de 150 € est ponctionnée sur leur carte alimentaire), qu'ils devront quitter dans les trois mois suivant l'obtention (éventuelle) de leur statut de réfugié.

Une piste pourrait être suivie pour rapprocher les réfugiés de la société civile : « On fait l'expérience d'un parrainage à Baume-les-Dames, où il y avait une demande. Si c'est concluant, on pourra le proposer ailleurs. »